

FRANZ SCHÜRCH

Chaos= zéro mort, encore, 1, 2, 3...

Éditions Rodrigol, 2007, 77p.

MOEBIUS 118, AUTOMNE 2008

MARIE-HÉLÈNE MONTPETIT

Réjouissant, lumineux, ce recueil de Franz Schürch qui nous invite à brûler de ce feu qui « est capable de s'emparer du monde » et grâce auquel « le monde échauffé sera fertile » (p.22). Quelle écriture que la sienne, qui irradie tout le recueil de ses phrases éclatantes « allum(ant) des feux partout pour y voir clair » (p.75)!

Le recueil, à partir du vers thématique « Toujours je regarde le feu », se subdivise en quatre parties qui reprennent chacune pour thème un segment de ce vers initial. Ce faisant, elles avancent le feu, le font jaillir afin « qu'explose quelque chose entre (soi) et partout » (p.67).

Le poète pose d'abord la question des mots, des « mots insignifiants », et de ce qu'ils cachent de soufre. Il traque un poème qui le laisse sur sa faim dans les mots « arbre bleu couleur petit plastique verre et métal » (p.9), déambule, déçu, au milieu des « choses carrées » (p.14) et de la rationalité. Le poète n'est pas un contemplatif, il ne se satisfait pas de répertorier les sentiments qu'il éprouve, de classer platement ses biens. « N'est-il pas inutile de nommer des choses / Lorsqu'on n'a rien à en dire / Ne vaudrait-il pas mieux y mettre le feu? » (p.15).

Car le poète en proie à une exaspération et à une rage puissantes qui se déclinent en rêveries incendiaires « Il faudrait sans doute que je vous étrangle tous / Y mettre le feu oui » (p.17), est « tout entier consacré à disparaître » (p.24). Il cherche à s'extirper de cette enveloppe de chair et d'affects dans laquelle sa colère s'est cristallisée « car à force de frapper l'on devient insensible / Et qui devient insensible ne sait plus où frapper » (p.20). Impatient, irrité par les pièges que lui tend la parole, il envisage de se taire, « mais malheureusement ne rien dire du tout n'est pas non plus une solution » (p.49). Il tente donc d'éclairer, de l'intérieur, son univers composite, dans lequel trône à l'occasion une télévision qui décharge des logorrhées de talk-show indigents, un discours de formules toutes faites qui le hérissent mais dont il veut tout de même « connaître la suite » (p.44). Il assiste, déconcerté, au spectacle du monde tel un étranger, un apatride que traverse le désir d'être touché : « Fermé les yeux je resterai assis par terre / Au milieu de la rue / En attendant que quelque chose me frappe », car « mes sens et tout ce qui les provoque pour les sentir / Il me faut les déranger / disait l'autre » (p.67).

Dans la seconde partie du recueil dont le thème dominant est le « je », le poète revient à lui-même, étonné d'exister « puisque ce qui n'a pas de cause extérieure n'existe pas » (p.33). Il se pose en *outsider*, en spectateur, il se désole de ce que le feu ne flambe plus qu'asservi, emballé, mis en boîte : « Du feu il n'y en a nulle part / Ni dans les ampoules des lampes / Emballées dans des tissus colorés de

mauvais goût / Ni dans les moteurs explosifs des machines à rouler sur les autoroutes. » (p.36) « Et le feu pourtant partout flambe jusqu'aux plus secrets infinis.» (p.37).

C'est en fait la question même de la création qui est ici posée: « Mes bras sont-ils capables de faire un feu pour me réchauffer? / Ou cogner des allumettes, cogner des pierres dont on ne comprend rien ? » (p.38). Comment brûler si on ne sait plus faire un feu? Et où saisir la mèche si celle-ci demeure enfouie dans les strates durcies des sols, figée dans la « boue qu'on coule sur les routes » ?

Le poète tente donc de trouver, autour de lui, des traces de ce feu que les hommes, depuis Prométhée, se sont rendus coupable de posséder et qu'ils feignent d'ignorer alors que le feu est bel et bien métaphore du vivant, de son énergie fondamentale. « Et la naissance et la destruction / Et la mort à moi / Qui brûle dans tous mes mouvements / Entre la vie et la mort / Et entre toutes les choses qui brûlent / Sans le savoir. » (p.39).

Aussi est-il dans l'ordre des choses que, se réclamant du feu, le poète cherche à déborder des plafonds et des murs, à rompre avec des façons de s'exprimer qui sont «devenues trop habituelles » (p.44), à laisser le vent entrer par les trous, à entailler le réel: « Pour me ressaisir / C'est d'une langue pointue à présent que j'aurais besoin » (p.44). Il est aussi conséquent qu'il tente de brûler partout, en toute chose. « Que mon cœur batte donc » (p.73), qu'il cherche à rayonner par-delà ce qui enclos, fige, épouvante.

Dans la troisième partie du recueil dont le thème dominant est « regarde », le poète nous donne à lire des vers somptueux dans lesquels il pose les questions du rapport à l'autre et du regard. L'axiome de départ, c'est « regard », mais c'est aussi : « Ce qui ne me regarde pas se tait » Celui qui regarde n'est pas vu, il est « de ceux que l'on ne connaît pas » (p.47), il est indifférent ou hostile à ce qui se trame sous ses yeux. Mais cette attitude ne le satisfait pas. Il pose la question de la nécessité de déborder des limites que nous assignent nos sens : « Ne se tromperait-on pas sur la vie / En pensant qu'elle ne cherche qu'à se conserver / Car si la vie pousse peut-être est-ce parce que le spectacle est invitant » (p.54).

Le poète nous invite donc à sortir de nos enfermements, à ressentir de tous nos sens, à accepter d'être touchés, « car si mes yeux me les ont fait oublier / C'est que déjà je n'avais rien compris / À la puissance de mes yeux » (p.57). Voir, accepter d'être ému, secoué, alors que peureux, froussards, aveugles, « nos yeux ne sont plus qu'utiles / à échapper aux coups » (p.56). Brûler, certes, mais pour mieux voir, pour contredire ce vers si beau : « Je me suis brûlé les yeux parce qu'ils oubliaient toujours / De regarder au fond des choses » (p.58).

Tout le recueil tient là, dans cette recherche de ce qui irradie, réagit, se consume, et c'est pourquoi le poète qui renonce à toute indifférence au monde « est incapable de comprendre pourquoi de toute part néanmoins / L'on s'efforce tant à vouloir qu'[il] soit tiède » (p.24).

Dans la quatrième partie du recueil, dont le thème dominant est le « feu », le poète s'avance encore plus en territoire intime, il sort de lui-même, perce « la nuit sans lumière » (p.62), cette nuit où « il n'y a plus rien à regarder [...] / Que des souffles terreux entre les bâtiments noirs » (p.62). La nécessité ou l'angoisse une fois de plus le poussent au-dehors : « Est-ce qu'on ne devrait pas pousser le feu dehors pour voir ? » (p.62). Et malgré que le poète soit « en colère parce qu'[il] est amoureux / Et [que] la fureur doi[ve] détruire juste qu'aux cendres / Parce qu'il faut qu'[il] y voie clair » (p.63), il mêle au texte pour la première fois les mots « évidence et beauté » (p.64).

Dès lors, malgré qu'il y ait « des chardons partout » (p.65) et qu'il se cabre : « Et je ne t'embrasserai pas maintenant / Parce que ton visage et tes lèvres trop éclatantes sont incompréhensibles » (p.69), on sent qu'il se rallie à sa propre histoire, qu'il accepte de réfléchir la lumière au sein de cette constellation dont il est issu, qu'il redevient poussière d'étoile, qu'il est relié, donc, à l'univers. « Je ne suis pas obscur / Moi et le passé lointain / Absolument lumineux / Les étoiles sont mortes / Absolument lumineuses / Je suis de source sûre / Et toujours je regarde le feu / Brûlant d'une rage sourde tous les espaces attachés / Dévoré d'un amour infini. » (p.70-71). Et le poète au-delà de sa propre rationalité, de sa « tête froide et pleine de ces éclats que l'on dit lumineux » (p.66), au-delà des erreurs, « quand on se trompe naturellement » (p.74), persiste à vouloir « y voir clair encore / Oui » (p.75).

Franz Schürch accomplit ce périple de la pénombre à la lumière comme avançant dans le dédale de longs corridors, un flambeau à la main. La structure de l'œuvre qui se décline en quatre volets distincts soutient bellement son écriture. Les thèmes abordés ici touchent au fondement de l'être. Ils font de ce recueil un livre capital.

La pensée de l'auteur s'inquiète, se cabre, caracole à travers des phrases nettes, jamais opaques, qui coulent jaillissent, se déversent en cascades. L'auteur s'en tient à l'essentiel. Son dada, ce n'est ni l'improvisation ni la déconstruction du langage. Au contraire, tout ici est subordonné jusqu'en l'écriture au désir du poète de voir clair au travers des replis d'un monde crépusculaire, frileux, complexe, replié sur lui-même.

L'écriture de Schürch vise au cœur de l'être, le dénude, le révèle. Elle ne s'inscrit pas malgré quelques pointes d'ironie, en marge des êtres et du monde. Sa tessiture est lumineuse, c'est une écriture de la mue, de la révolution, de la réconciliation possible, Là où d'autres cherchent à se libérer d'eux-mêmes et des liens qui les étranglent par l'analyse, il se tourne, lui, vers le feu, pour s'affranchir. Le recueil au passage s'éclaire de belles flammes. Elles s'amplifient tout au long de ces pages dont on émerge ébloui, l'œil giflé par la lumière du jour, le cœur prêt, malgré « ces liens qui répandent les blessures », à s'allumer à ce feu qu'il nous tend.